

Bn Europe 94-2860

LA ROUMANIE

PAR

EMM. DE MARTONNE.

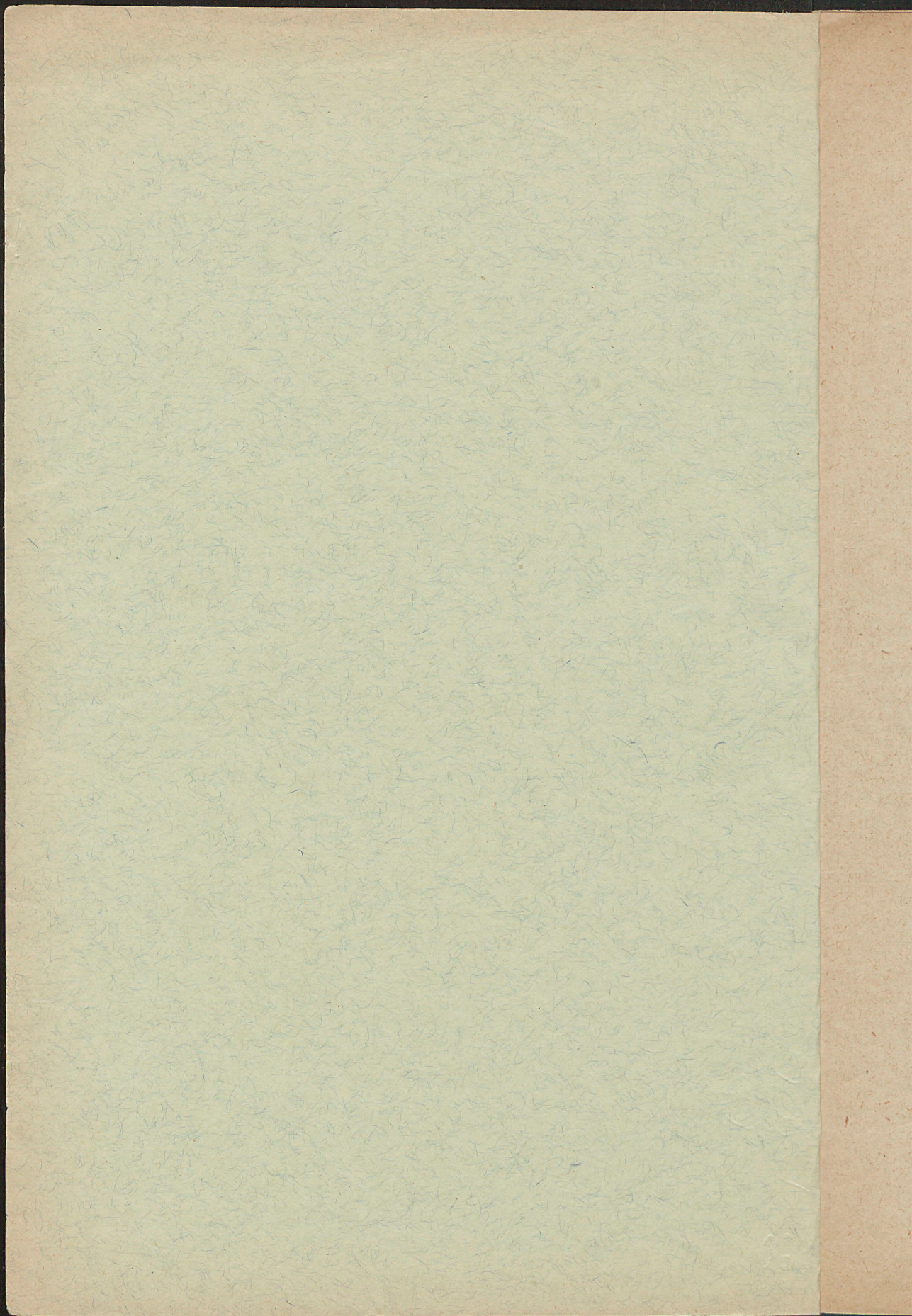
Professeur à la Sorbonne.



— 1920 —

IMPRIMERIE E. SECELLE, RUE ZIRK, 35, — ANVERS.

Bn
Europe
94
2860



LA ROUMANIE

La Roumanie.

Conférence faite à la « Société Royale de Géographie d'Anvers » le 12 Janvier 1920.

Les Sociétés de Géographie ont, en ce moment, une tâche plus pressante que de s'occuper des Pôles ou de l'Afrique centrale. Elles ont à découvrir la nouvelle Europe, telle qu'elle sort du bouleversement de la grande guerre et des décisions du Congrès de la Paix. Tous les atlas sont à refaire. Des noms d'Etats inconnus apparaissent. D'autres changent complètement de sens. Parmi ceux-là, la Roumanie offre un exemple remarquable d'extension répondant aux affinités nationales. Elle présente un intérêt particulier pour nous, en raison des sympathies qui la rapprochent des pays latins de l'Europe occidentale.

La Roumanie d'avant-guerre avait été formée par l'union des deux Principautés danubiennes de Valachie et de Moldavie, jadis tributaires de la Turquie, auxquelles était venue s'ajouter en 1878 la Dobroudja. Elle était bien loin de comprendre tous les pays habités en masses compactes par les Roumains : la Bessarabie, à l'Est de la Moldavie appartenait à la Russie, la Bucovine au Nord à l'Autriche, la Transylvanie et le Banat à l'Ouest à la Hongrie. L'effondrement de l'Empire austro hongrois et les déchirements de la malheureuse Russie ont amené la réunion en un bloc de tous ces pays roumains. La nouvelle Roumanie forme un état presque aussi étendu que la moitié de la France, offrant une grande variété d'aspects et de ressources. Pour la connaître, il faut parcourir successivement chacune des grandes régions que nous venons de désigner.

LA VALACHIE.

Nous commençons par l'ancienne Principauté de Valachie, parce que c'est le pays le plus purement roumain, celui où les différents types de sol sont le plus nettement tranchés et leurs

relations avec la population le plus accusées. Deux voies faciles s'offrent à nous : l'une par Orsova et les Portes de fer nous fera connaître les plaines et les collines, l'autre par Prédéal nous montrera les Carpates.

D'Orsova à Bucarest, ce sont toujours à peu près les mêmes horizons, plus monotones quand la voie ferrée descend vers les Sud, un peu plus accidentés quand elle remonte vers le Nord. D'un côté, c'est ce que le paysan appelle le *Câmp*, de l'autre ce qu'il nomme *Podgoria*. Le *Câmp*, c'est la plaine s'étendant à perte de vue, souvent couverte de neige en hiver, verdoyante et fleurie au printemps, jaunissante à l'été quand les épis ondulent sous le souffle des brises; toujours sèche et nue, sans arbres, sans eaux courantes, sans autre trace de la présence de l'homme que la tache verte d'un verger indiquant au loin la lisière d'un des rares villages, la silhouette d'un puits à balancier ou d'une de ces énormes meules de paille, longues parfois de près de 100 mètres et hautes de 15, qui semblent comme la croupe d'un monstre aplati sur le sol.

La *Podgoria* c'est la bordure des collines, aux sommets boisés, aux versants couverts de vergers ou de vignobles, avec partout des eaux courantes, des hameaux ou des villages tapis dans les vallons verdoyants.

Le *Câmp*, avec sa terre noire d'une merveilleuse fertilité est la région des grandes cultures de céréales, du blé en particulier, dont l'exportation vers l'Europe occidentale était la richesse de l'ancienne Roumanie. La *Podgoria* est le pays des vergers et des bois, des prairies, des petits champs de maïs.

D'un côté la grande propriété, de l'autre la petite propriété paysanne. Ici, les maisons au toit de chaume, aux murs en terre. Là, les chalets tout en bois, avec balcon et couverture de lattes, les portes des cours de fermes avec leurs piliers et auvents ornés de sculptures naïves.

La région accidentée et verdoyante des collines a toujours été habitée, comme aujourd'hui, par une population purement roumaine, fidèlement attachée à ses habitudes, à sa langue, à sa religion.

C'est dans les villages d'Olténie et de haute Munténie, au pied des montagnes, que vous trouvez encore les costumes les plus pittoresques et les plus brillants, fichus richement brodés, tabliers rehaussés d'incrustations dorées, gilets ornés de passementeries, colliers de sequins.

La plaine avec ses gros villages très espacés, cachés dans les vallées, semble presque déserte au voyageur qui la traverse rapidement en chemin de fer. Elle l'était réellement il y a moins d'un siècle. C'était la steppe toute bourdonnante d'abeilles au printemps, morne et desséchée à l'automne, parcourue par les troupeaux de buffles ou de chevaux à demi-sauvages. Une carte russe datée de 1835 nous montre le Baragan complètement vide d'hommes. Ces grands espaces ouverts ont vu passer toutes les hordes de peuples qui ont déferlé sur l'Europe aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Sous les Turcs, la vie y est restée précaire. Ce n'est qu'à partir du moment où la Valachie est devenue indépendante que la population roumaine, en se multipliant dans la région des collines, a commencé à redescendre dans la plaine. Les fondations de villages se sont multipliées dans le dernier quart du XIX^{ème} siècle. On y retrouve les costumes des paysans de la haute Munténie et même de la Transylvanie, les *Mocani* comme ils se nomment. Le mouvement continué encore. La plaine se peuple de plus en plus et les surfaces en friche y sont de plus en plus restreintes.

Après la plaine et les collines, il faut connaître la montagne, qui complète la physionomie de la Valachie. La voie ferrée qui entrain en Roumanie par Prédéal escalade par une forte rampe le rempart imposant des Carpates. A Sinaïa, la vallée de la Prahova offre un aspect presque alpin. Le château royal, à demi caché dans la forêt de sapins, la petite ville d'eaux si coquette, avec ses grands hôtels et ses villas, sont presque écrasés par la masse énorme des Bucegi, dressant leurs formidables escarpements à 2500 m. Des ravins sauvages conduisent aux cimes couronnées de rochers fantastiques. Plus bas, la Prahova bondit dans une gorge aux versants croulants de schistes noirs. Puis c'est la zone du pétrole :

à Campina et environs, toutes les hauteurs, tous les vallons sont envahis par les chantiers de recherche ou d'exploitation. Les bâts des sondes forment comme une forêt de clochetons. L'odeur pénétrante des suintements de pétrole brut est partout. Qui ne connaîtrait des Carpates que cet aperçu, s'imaginerait une sorte de Suisse, verdoyante, pittoresque, animée par la villégiature et par l'industrie. Ce serait une idée fausse. Quand on parcourt les Carpates par les routes et sentiers ignorés des citadins roumains, on découvre une montagne massive, fermée, d'accès difficile, peu peuplée. Des gorges sauvages traversent parfois de part en part toute la chaîne. Telle la vallée du Jiu, où la route, établie à grands frais, s'accroche sur des versants striés de grandes coulées d'éboullis. Par des pistes ravinées, on se hisse sur les hauteurs et l'on découvre de larges horizons, plus grandioses que pittoresques : les crêtes arrondies s'alignent, dominées plus loin par quelques sommets plus hardis, pics déchiquetés par des cirques où brillent de petits lacs de montagne comme dans les Pyrénées. Sur ces crêtes, on peut cheminer des jour entiers à cheval. Le paysan les appelle d'un mot roumain qui veut dire chemins (*Plaiuri*) C'est par là que passent, avec leurs troupeaux, les bergers, qui sont la seule population de la haute montagne.

Leurs bergeries (*stine*) sont des chalets primitifs, toujours situés vers la limite supérieure des forêts. De grands troupeaux de moutons se dispersent dans les pâturages. Hommes, femmes et enfants chacun a son rôle à la stina. Les familles sont nombreuses, elles se forment et s'accroissent. J'ai plus d'une fois entendu parler de naissances dans les stine et j'ai assisté, à 1600 m. d'altitude, à un mariage, célébré avec tous les rites des temps anciens. Nulle part les vieux usages ne sont mieux conservés qu'à la montagne.

Les bergers roumains ne passent naturellement pas l'hiver sur les hauteurs. Ils redescendent avec leurs troupeaux, et au lieu de s'arrêter dans les vallées, ils poussent jusqu'au *Câmp*, jusqu'à la plaine, où leurs bêtes trouvent encore, au bord du Danube, de l'herbe à brouter. Depuis de long siècles, ils partent toujours à

la même date, suivant les mêmes routes, faisant les mêmes étapes. Ces migrations régulières ont contribué à maintenir la solidarité entre les trois zones de la Valachie : montagne, collines et plaine. Elles n'ont pas cessé, même quand la plaine était la steppe inhabitée. Elles ont montré la voie à la colonisation qui l'a repeuplée.

MOLDAVIE, BUCOVINE ET BESSARABIE.

Nous sommes maintenant assez éclairés sur les aspects, les ressources et la vie d'un vieux pays roumain. Nous pouvons aborder un groupe de pays dont l'unité géographique est moins apparente.

Les pays connus sous les noms de Moldavie, de Bucovine et de Bessarabie ont formé pendant de longs siècles un tout. C'était la Principauté de Moldavie qui a été démembrée, comme la Pologne, au même moment, pour des raisons analogues et au profit des mêmes puissances. L'Autriche prit la Bucovine, la Russie la Bessarabie. Mais l'unité géographique reste visible sur la carte : des Carpates au Dniester, nous trouverons les mêmes zones qu'en Valachie : haute montagne, collines et plaines. La montagne est, en général, moins élevée, plus ouverte ; sa bordure est une des régions les plus riches de l'ancienne Roumanie : les villages se suivent en une file presque continue au milieu des vergers et des vignobles. La plaine est plus sèche encore qu'en Valachie. L'aspect de steppe s'étend sur les hauteurs ondulées aux vastes horizons, coupées de larges vallées au fond plat, souvent marécageux ou occupé par de grands lacs dans leur partie inférieure. On y voit encore des étendues incultes couvertes de fourrés de chardons, d'herbes fleuries et odorantes, où paissent de grands troupeaux. Les villages sont cachés dans les vallées. Dans le Budgeac, on circule des jours entiers sans voir un homme. En s'approchant des collines, qu'on appelle *codri*, dans la Bessarabie centrale, les vergers, les petites champs enclos, les hameaux dispersés partout, avec leurs maisons en bois au toit de lattes.

La région des *Codri* est l'analogue de la *Podgoria* valaque ; comme elle c'est un vieux pays roumain et, dans l'ensemble des régions qui formaient l'ancienne Principauté de Moldavie avant son démembrement, elle est restée toujours purement roumaine.

Le passage de la Bucovine et de la Bessarabie sous la domination des Autrichiens et des Russes a en effet changé les conditions du peuplement. Les Autrichiens ont favorisé l'extension des Ruthènes, qui dominent dans le Nord de la Bucovine. En Bessarabie, le peuplement de la steppe, au lieu de se faire lentement, par la descente des Roumains de la montagne et des collines, a été entrepris par le gouvernement russe comme une colonisation officielle. On y a établi des Allemands de Pologne et de Russie, des Bulgares ramenés des campagnes balcaniques, des Ukrainiens aussi. Le Sud de la Bessarabie est devenu ainsi la plus étrange mosaïque de races. Les Allemands ont été particulièrement favorisés. On leur a donné, avec exemption d'impôts, des concessions de 20 à 50 hectares. Les villages allemands, régulièrement bâtis, avec leurs belles maisons, donnent l'impression, qui est exacte, de colonies de propriétaires cossus. Un autre élément introduit aussi par les Russes ce sont les juifs. Ils habitent les villes, où ils forment parfois la majorité, comme à Kichinev, Orhei, Baltzi, etc.

Malgré tout, les Roumains ont encore la majorité dans les pays de l'ancienne Principauté de Moldavie. Dans la Bessarabie même, ils sont au moins 60 pour cent de la population.

C'est au moment de la débâcle du front russe et de l'essor du Bolchévisme que la Bessarabie s'est donnée à la Roumanie par un vote de l'Assemblée populaire de Kichinev, appelée *Staful Tsari*. L'enthousiasme était alors très grand pour l'union. Mais on s'aperçut assez vite que le retour d'un pays resté cent ans sous une domination étrangère soulève bien des difficultés. Les paysans, illettrés dans la proportion de 95 %, ignoraient jusqu'au fait qu'ils parlaient roumain. Les intellectuels étaient la plupart imbus de culture russe, la seule tolérée par le gouvernement

tzariste. Les grands propriétaires, qui avaient été d'abord heureux d'être protégés contre le bolchévisme, ne pardonnaient pas aux Roumains d'organiser le partage des terres. Toutes ces difficultés semblent devoir s'aplanir à la longue. La meilleure preuve en est dans les résultats des élections qui viennent d'avoir lieu. L'ancienne Moldavie reconstituée est une des parties les plus riches de la grande Roumanie. Les terres noires de Bessarabie doublent la faculté d'exportation de blé de l'Etat roumain.

LA DOBROUDJA.

De l'autre côté du Danube, entre le grand fleuve et la Mer Noire, s'étend la Dobroudja, comme une sorte de chaussée prolongeant le plateau bulgare. Les Turcs, reconnaissant la valeur stratégique de cette position, avaient tenu à s'en emparer fortement. Ils y avaient établi des colonies et ce pays était plus turc que roumain quand il fut donné, en 1878, aux Principautés danubiennes. Les Bulgares y étaient aussi assez nombreux. Des Allemands étaient même venus de Bessarabie. La population était d'ailleurs très peu dense. Une steppe semblable au Budgeac bessarabien couvrait tout le Sud et le centre du pays. Seul le Nord est assez accidenté. Les collines s'y dressent si brusquement au dessus des marécages du Bas Danube, que le voyageur traversant la plaine de Munténie orientale, après avoir vu s'éloigner la silhouette des Carpates, s'étonne en croyant la voir reparaitre dans la direction opposée. Sur ces croupes hardies, les Turcs avaient dressé des châteaux-forts commandant des passages du grand fleuve. Les forêts qui y subsistaient encore çà et là abritaient des bandes de brigands.

Depuis l'annexion, la physionomie économique et ethnique de la Dobroudja a profondément changé. De 30 %, les Roumains sont passés à 55 %, tandis que les Bulgares diminuaient de 20 à 14, les Turcs et Tatares de 40 à 10. Le départ des Turcs des pays où ils cessent d'être les maîtres est un fait commun de toute l'histoire des Balkans. L'augmentation des Roumains est due

surtout à un mouvement continu d'immigration franchissant le Danube en suivant les chemins connus des bergers des Carpates, qui souvent allaient hiverner en Dobroudja. Ce sont ces colons roumains qui ont été le facteur principal dans l'accroissement total de la population, qui a augmenté de 140 %, dans l'extension des surfaces cultivées qui ont triplé, dans l'enrichissement du cheptel qui atteint la même proportion. — Les pêcheries du Bas Danube, où les bras latéraux, les lacs et les rigoles bordées de saules géants grouillent de vie, étaient organisées et devenaient une source importante de revenus. Le port de Constantza était équipé pour l'exportation des céréales et du pétrole. La Dobroudja est réellement devenue roumaine.

LA TRANSYLVANIE.

La Transylvanie est parmi les pays qui l'ont toujours été. J'entends par là l'ensemble des pays appartenant en 1914 à la Hongrie où les Roumains habitent en masses compactes et continues, non seulement l'ancien Duché de Transylvanie propre, qui occupe la courbure interne de l'arc des Carpates, mais les montagnes qui le séparaient de la plaine de la Tisza, et le Banat de Temesvar. Ces pays n'ont jamais été réunis que temporairement aux principautés danubiennes, et pourtant la nationalité roumaine y a toujours dominé et y resté prépondérante (60 %) malgré la pression étrangère.

Il y a là une véritable unité géographique, même au point de vue physique. La carte montre une sorte de cuvette aux bords relevés formés partout de montagnes, suspendue au-dessus des plaines du Danube moyen et inférieur, où prennent naissance plus de dix grandes rivières qui s'en échappent, comme d'une fontaine, dans toutes les directions : Tisza, Maros, Jiu, Oltu, etc. En parcourant ce pays, on ne perd jamais de vue les montagnes, bien que des collines ondulées couvrent une grande étendue, interrompues souvent par des plaines intérieures comme des bassins fermés. Les trois aspects de la Valachie : haute montagne,

collines et plaines coexistent, non plus répartis en zones, mais mélangés comme dans une sorte de mosaïque. Les montagnes elles mêmes sont de formes variées : tantôt de hautes croupes du type des *plaiuri* carpatiques, comme dans le Bihar, tantôt des massifs calcaires, tantôt des plateaux volcaniques comme le Hargitta. Les plaines intérieures sont assez sèches parfois pour évoquer un instant le souvenir du *Câmp* valaque. Les versants argilo-sableux des collines sont souvent entièrement dénudés, les pâturages montant sur les pentes coupées de ressauts dus à des glissements du sol. De belles cultures couvrent les terrasses des grandes vallées.

Les montagnes abondent en ressources minérales qui font défaut aux autres pays roumains : à Petroseny, aux sources du Jiu, on exploite un riche bassin de lignites ; à Reshitza dans le Banat, la houille anime usines et hauts-fourneaux, qui trouvent sur place le minerai de fer. Dans le Banat également on exploite des pyrites. Le Bihar est le second centre de production de l'or en Europe. Dans les collines de Transylvanie elles-mêmes, on trouve, à défaut du pétrole, des gisements de sel valant ceux de Valachie et on a découvert, depuis l'éruption de Kissarmas, de nombreuses sources de gaz naturel.

Ce pays, riche en ressources industrielles, a toujours été accueillant pour l'homme. Les traces d'occupation préhistorique y abondent. Malgré sa ceinture de montagnes, il a été et est encore un champ où se rencontrent races ou nationalités. Les Serbes sont, il est vrai, limités à la lisière du Banat, le long du Danube et de la Tisza, à peu près comme les Ruthènes qui, au Nord, ne dépassent pas la Tisza supérieure. Les Allemands sont des colons appelés par les souverains hongrois au moyen-âge dans la Transylvanie intérieure, où ils forment des villages disséminés au milieu des villages roumains ; ou par les Autrichiens au XVIII^e siècle dans le Banat où ils forment un groupe plus compact, aux alentours de Temesvar principalement. Les Hongrois se trouvent surtout dans les villes, comme fonctionnaires et commerçants; le nombre est vraisemblablement exagéré par les statistiques. C'est seulement dans

l'Est de la Transylvanie propre qu'ils forment une masse compacte de population rurale, établie depuis le moyen-âge. Les Seklers étaient des colons armés, chargés de garder la frontière, de propager la foi catholique, tout en cultivant des terres abandonnées.

Malgré tous ces apports étrangers, et la pression officielle exercée, depuis que la Transylvanie est devenue partie du royaume de Hongrie, pour magyariser la population, les Roumains restent la nationalité dominante. Dans les districts ruraux, particulièrement dans les collines et les hautes plaines au pied des montagnes, leurs masses sont compactes et pures de tout mélange. Pendant de longs siècles où la Transylvanie a été disputée entre les Puissances voisines, ils sont restés à l'écart, obstinément fidèles à leur parler latin, à leurs habitudes rurales, à leur religion orthodoxe. Les chefs étaient hongrois et les Roumains qui s'élevaient au dessus de la condition de serfs adoptaient la religion catholique et se magyarisaient. L'Union des 3 nations de Transylvanie, pacte signé entre Hongrois, Saxons (Allemands) et Seklers, ignore les Roumains, peuple de serfs. Aussi, quand le réveil du sentiment national s'est fait sentir au cours du XIX^{me} siècle, la question politique s'est doublée d'une question sociale. Le paysan roumain de Transylvanie, en luttant contre la magyarisation a acquis un sens politique qui lui assure une influence notable dans la Grande Roumanie. Le Président du Conseil des ministres à Bucarest est en ce moment un Transylvain.

CONCLUSION

Nous avons passé en revue toutes les régions du nouvel Etat formé par l'union de tous les pays où les Roumains habitent en masses compactes et continues.

L'accroissement de puissance de la Roumanie est, de ce fait, un des plus étonnants que l'histoire enregistrera en ce début du XX^{me} siècle. De 140.000 Kilom², elle passe à 300.000 ; de 7, 6 millions d'habitants à 16 millions. Plus d'un des nouveaux Etats créés a des frontières trop étendues, une forme désavantageuse au point

de vue stratégique. C'était au contraire le cas de l'ancienne Roumanie, avec sa forme en équerre, l'exposant, comme la guerre l'a montré, à des attaques convergentes bien difficiles à parer ; ce n'est plus le cas de la Roumanie nouvelle qui offre un contour régulier, presque globulaire.

La configuration interne du nouvel Etat n'est pas moins avantageuse que sa forme extérieure. Les Carpates en sont comme l'ossature, l'épine dorsale. C'est dire que les régions où la nationalité roumaine s'est formée et s'est toujours conservée à l'abri et au voisinage des montagnes, sont au cœur même de l'Etat roumain. Cet avantage contre-balance largement l'inconvénient qui résulte de l'obstacle opposé à la circulation par une chaîne traversant l'Etat au lieu de le border.

L'absence de montagnes dans un pays continental touchant au domaine des steppes serait une infériorité marquée. Avec les Carpates, la Roumanie dispose de réserves illimitées en forêts, en eaux courantes propres à l'irrigation des plaines, et, grâce à la pente irrégulière des rivières, à l'exploitation industrielle ; sans compter les pâturages qui se prêteraient à un développement plus grand et plus rationnel de la vie pastorale.

C'est dans ces montagnes que sont presque toutes les richesses minières qui peuvent permettre à la Roumanie de cesser d'être un Etat purement agricole. Elle est assurée d'une production annuelle de 3 millions de tonnes de charbon, valant 2.500.000 fr., avec 500.000 tonnes de minerai de fer qui permettent la fabrication de 200.000 tonnes de fonte valant 10 millions. A ce bilan, il faut ajouter le pétrole, qui, dans l'ancienne Roumanie donnait déjà 2 millions de tonnes valant 100 millions de fr., le sel (500.000 tonnes valant 40 millions), les gaz naturels de Transylvanie, sans compter l'or du Bihar.

Mais la Roumanie est loin d'être un pays de montagne. Les collines y couvrent environ 30 %, les plaines 50 % de la surface. Il y a partout des collines aussi bien en Valachie (Podgoria), qu'en Moldavie ou Bessarabie (Codri), en Transylvanie et même en Dobroudja, offrant au peuplement les mêmes ressources : forêts

sur les hauteurs, sources et ruisseaux abondants, larges vallées agricoles et côteaux à vergers, parfois même, au voisinage des montagnes, des richesses minières (pétrole de Munténie et lignites d'Olténie). Ce sont bien partout les régions les plus anciennement et les plus fortement peuplées, réservoir où l'on peut encore puiser pour achever la mise en valeur des plaines.

Celles-ci ont tous les avantages des prairies de la Russie méridionale ou de l'Ouest des Etats Unis : terres noires d'une fertilité merveilleuse, sols vierges n'ayant pas besoin d'engrais, espaces encore libres s'offrant à la colonisation. Si les Roumains y sont en général moins nombreux, leur proportion augmente de jour en jour.

Dans l'ensemble de la grande Roumanie, le nombre des allogènes est assez considérable : trois millions au moins. Mais l'inconvénient de cette situation est atténué par le fait que chacune des nationalités étrangères est dispersée. Il y a des Allemands un peu partout : dans la Bessarabie méridionale, en Dobroudja, en Bucovine, en Transylvanie et dans le Banat ; mais ce sont toujours des villages de colons plus ou moins isolés. Les Bulgares ne se trouvent qu'en Bessarabie et en Dobroudja. Nous avons noté la situation des Hongrois en Transylvanie. Les Juifs ne sont nombreux que dans le Nord de l'ancienne Moldavie (Bessarabie et Bucovine surtout) et particulièrement dans les villes. La forte natalité des Roumains leur permet d'envisager avec confiance la présence de tous ces allogènes et, s'il faut en croire les rapports qui nous arrivent, le libéralisme qu'ils sont disposés à montrer vis-à-vis des groupes assez nombreux pour pouvoir réclamer une certaine autonomie locale, assurera, sinon une assimilation, une co-habitation sans danger.

Quiconque a connu l'ancienne Roumanie ne peut qu'être ébloui devant les perspectives qui s'ouvrent à la Roumanie nouvelle. A vrai dire la situation présente est assez misérable, comme dans tous les pays fortement éprouvés par la grande guerre. Mais les ressources sont si bien réparties par la nature elle-même, la sève est si riche chez le peuple, qu'un relèvement rapide peut à coup

sur être escompté. Deux ou trois années de bonnes récoltes suffiront pour améliorer le change. Nous devons avoir les yeux fixés sur le jeune Etat roumain, comme sur une force avec laquelle il faudra compter dans l'Europe orientale. Cette force est et restera, si nous le voulons, à notre service. La sympathie pour les pays latins de l'Europe occidentale et en particulier pour la France est proverbiable à Bucarest, où toute la société parle le Français depuis de longues années. Les liens économiques qui existaient avant la guerre avec les Empires centraux seraient facilement remplacés par des liens plus étroits avec nous. Malgré l'apport de ressources minérales qui lui vient de la Transylvanie, la Roumanie restera un pays plus agricole qu'industriel. La Bessarabie double sa puissance d'exportation de céréales. C'est un fournisseur qui sera toujours à même de combler notre déficit alimentaire. Ce peut être un client, prêt à absorber les produits de nos manufactures. Et il n'est pas indifférent d'avoir à faire à un client ou à un fournisseur qui est en même temps un ami.

Cette amitié fondée sur une communauté d'origine que la langue suggère et symbolise en quelque sorte, il ne dépend que de nous de l'entretenir. Ces relations qu'on souhaite là-bas plus étroites, nous devons tout faire pour les développer dans l'intérêt des deux parties.

Au point de vue politique même, les puissances occidentales n'ont pas le droit de négliger ce pays latin, isolé au centre du monde slave, des intrigues et des dangers de cette Europe orientale toujours en effervescence, gardien des bouches du Danube et d'une des routes les plus importantes de l'Orient. Trop faible, l'ancienne Roumanie n'a pu que faire une diversion au moment où les Allemands se ruaient sur Verdun, et, mal soutenue, a été écrasée. La nouvelle Roumanie est une puissance autrement forte, qui pourrait soutenir le choc et dont l'appui pourrait être décisif.

La Roumanie doit être pour nous un fournisseur, un client, un ami et un allié.

EMM. DE MARTONNE.
Professeur à la Sorbonne.

